



**HAL**  
open science

# Interprétation et traduction : marenî, parfois et rarement

Kohei Kida

► **To cite this version:**

Kohei Kida. Interprétation et traduction : marenî, parfois et rarement. J. Kawaguchi, K. Kida, K. Maejima. Cognition et émotion dans le langage, Centre for Integrated Research on the Mind, Keio University, 2006. halshs-02012715

**HAL Id: halshs-02012715**

**<https://shs.hal.science/halshs-02012715>**

Submitted on 9 Feb 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Kohei Kida

Université Keio

## Interprétation et traduction : *mareni*, *parfois* et *rarement*<sup>1</sup>

### Introduction

Je ne parlerai ni de l'émotion dans son rapport avec le langage, ni de la subjectivité vue à travers ses différents modes d'inscription dans les langues. Si toutefois mon travail a quelques rapports, ne serait-ce que très lointains, avec les problèmes traités dans ce recueil, c'est qu'il concerne d'une certaine manière ce qu'on préfère actuellement appeler la « cognition », en ce sens qu'il a pour objectif d'explicitier ce que le Japonais « sent » à la lecture d'un texte dans sa propre langue et que le traducteur français cherche à saisir. Il s'agit là de décrire, voire de simuler, ces processus interprétatifs qu'on serait tenté de considérer comme relevant de l'ordre cognitif et ce, en des termes, j'insiste sur ce point, proprement linguistiques.

En partant d'un problème apparemment mineur soulevé par la confrontation de quelques textes littéraires en japonais avec leurs traductions en français, je m'appliquerai à le résoudre à l'aide de notions empruntées à la théorie des « modificateurs déréalisants » de Ducrot.

### 1. *mareni* : comment traduire ?

Le japonais *mareni* est un adverbial de fréquence faible<sup>2</sup> qui signifie, dans une première

---

<sup>1</sup> La présente étude est une version complètement remaniée de deux études, Kida (2004) et Kida (2005).

<sup>2</sup> Pour la notion pré-théorique de fréquence, voir Molinier (1982).

approximation, « parfois », « de temps en temps ». Mais un rapide examen d'un corpus constitué des traductions de textes littéraires en japonais montre qu'il est quelquefois traduit par *rarement*. Ainsi, d'une part j'ai effectivement relevé dans le corpus *parfois* et *de temps en temps* (c'est moi qui souligne en gras pour tous les exemples cités ci-dessous) :

- (1) Il [=Susanoo] partageait ses repas avec son épouse et faisait avec elle des projets. Quelquefois, se promenant autour du pavillon, dans le bois de chênes de Mongolie, ils écoutaient les pépiements irréels des petits oiseaux et foulaient de leurs pas les gentilles fleurs tombées à terre. Il entourait sa femme de prévenances. Son ancienne sauvagerie ne se laissait plus surprendre ni dans sa voix, ni dans ses gestes, ni au fond de son regard.

Il arrivait **parfois** que, dans ses rêves, lorsqu'un monstre bougeait dans l'obscurité ou lorsqu'il apercevait l'éclat d'un sabre agité par une main invisible, sa férocité d'autrefois se ranimât. Mais une fois réveillé, il oubliait complètement le songe que la présence de sa femme ou les soucis de son village venaient vite dissiper. (Akutagawa Ryunosuke, « Les vieux jours du vénérable Susanoo », p. 115-116)

- (2) Pendant toute cette période, Sôsuke avait entendu chaque jour, les uns après les autres, des noms de gens connus ou inconnus de lui qui étaient licenciés, et il lui arrivait de dire à Oyone en rentrant le soir à la maison :

— La prochaine fois, ce sera peut-être mon tour.

Oyone prenait cela parfois au sérieux, parfois à la plaisanterie. Il lui arrivait aussi **de temps en temps** d'interpréter ces paroles de mauvais augure comme un effort de Sôsuke pour forcer le destin à montrer ses cartes. (Sôseki, *La Porte*, p. 227)

D'autre part il se rencontre quelques occurrences de *rarement* :

- (3) Avant de continuer, il me reste à expliquer brièvement ce qu'est le kappa : un animal dont

on met encore en question l'existence même. Mais ce doute est désormais exclu, puisque j'ai séjourné parmi eux. Alors de quelle sorte d'animal s'agit-il ? Les poils courts de sa tête, non plus que ses mains et ses pieds palmés, ne s'éloignent tellement de ce qui est décrit dans le *Suiko kôryaku*. Sa taille ne dépasse pas un mètre. Son poids, selon le docteur Chak, varie entre vingt et trente livres : il arrive, bien que **rarement**, dit-il encore, qu'on rencontre de gros kappa dont le poids atteigne une cinquantaine de livres. (Akutagawa Ryunosuke, « Les Kappa », p. 239-240)

- (4) Durant tout un automne, jusqu'à l'hiver, un jeune pianiste français interpréta un grand nombre d'œuvres avec la virtuosité des artistes de ce pays. Il exécuta un programme traditionnel de musique allemande, mais aussi, de nombreuses pièces du répertoire français simplement connues de réputation jusqu'alors et **rarement** entendues. (Kajii Motojirô, « Hallucinations instrumentales », p. 101)
- (5) Le chat semble ainsi fait qu'il ne souffre pas tellement si on le soulève par les oreilles comme un lapin. Son oreille réagit étrangement à l'étirement. C'est-à-dire que toute oreille de chat paraît porter la marque d'avoir été une fois tirée et décollée. En outre, un habile rapiécage est appliqué à cette déchirure et vraiment, tant pour ceux qui soutiennent la création divine que pour les tenants de l'évolutionnisme, cette oreille ne cesse pas d'être un plaisant mystère. Et cette pièce de raccord doit se distendre quand l'oreille est tirée. C'est ce qui explique la totale indifférence des chats quand on tire leurs oreilles. Pincez-leur maintenant les oreilles entre vos doigts : si fort que vous le fassiez, ils ne souffrent pas non plus. On a beau les pincer comme le visiteur de tout à l'heure, ils ne poussent que **rarement** un cri de douleur. (Kajii Motojirô, « Caresses », p. 109-111)

On peut avoir l'impression que le traducteur français n'est pas toujours contraint, pour respecter la cohérence du texte japonais, de choisir une de ces expressions plutôt qu'une autre. Or, ce qu'il y a de surprenant, c'est le fait que *parfois* et *rarement* ont un sens si différent qu'il est difficile, et

même pratiquement impossible, de remplacer l'un par l'autre tout en préservant le sens global du segment où ils apparaissent. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer *Pierre travaille parfois à la bibliothèque* et *Pierre travaille rarement à la bibliothèque*, puisque le premier exemple affirme, quoique d'une manière restreinte, le travail de Pierre à la bibliothèque, tandis que le second manifeste une forme faible de cette négativité dont la négation complète *ne ... pas* est la forme achevée. Comment se fait-il alors qu'un même mot dans une langue puisse être traduit par deux expressions diamétralement opposées dans une autre?

Pour tenter une réponse, on a, au moins, le choix entre trois hypothèses, sans compter une quatrième selon laquelle l'une ou l'autre des traductions ci-dessus serait purement et simplement mauvaise, hypothèse que j'écarte d'entrée de jeu, pour la simple raison que je les trouve toutes fort heureuses. La première hypothèse consiste à dire que *mareni* est neutre, non marqué, quant à la différence analogue à celle qui se trouve entre *parfois* et *rarement*, de sorte qu'il se laisse traduire, à volonté, par l'un ou l'autre des adverbes français. Selon la seconde hypothèse, *mareni* a bel et bien la valeur de *parfois* ; il restera alors à rendre compte de la possibilité de le traduire par *rarement*. La troisième et dernière hypothèse enfin, qui est l'inverse de la précédente : *mareni* est le mieux traduit par *rarement*, et il n'est rendu par *parfois* que si certaines conditions, qui restent à préciser, sont remplies. C'est la seconde hypothèse que je vais maintenant essayer de justifier dans ce qui suit.

## **2. « atténuateur » et « inverseur »**

Je me servirai par la suite de deux notions, celles d'atténuateur et d'inverseur, empruntées à la théorie des « modificateurs déréalisants » telle qu'elle est présentée dans Ducrot (1995)(2002a). Mais soucieux d'être aussi peu technique que possible, afin de ne pas trop alourdir la lecture, je me permets de faire quelques simplifications. D'abord, je tiens pour acquises les notions de base de la

théorie de l'« Argumentation dans la langue<sup>3</sup> », comme celles d'orientation argumentative et de force argumentative, qui sont pourtant indispensables pour la définition des deux notions qui vont être introduites. Ensuite, je ne tiens pas compte de l'élargissement proposé par Marion Carel pour élaborer la théorie des « blocs sémantiques<sup>4</sup> » qui maintient et radicalise les décisions de départ de la théorie de l'« Argumentation dans la langue ». Je ne crois pas que cela atteigne l'idée générale de la théorie des « blocs sémantiques ».

Par définition, on dira qu'un mot lexical Y est appelé « atténuateur » par rapport à un prédicat X lorsque le syntagme XY a une force argumentative inférieure à celle de X. Autrement dit, les atténuateurs ont pour fonction de maintenir l'orientation du prédicat tout en l'affaiblissant. D'autre part, Y est dit « inverseur » si XY a une orientation inverse de celle de X. Les inverseurs amènent à des conclusions inverses de celles auxquelles le prédicat, par lui-même, conduirait.

Pour éclaircir ces notions, je prends l'exemple le plus frappant, fourni par le couple *un peu* et *peu*. D'abord *un peu* fonctionne toujours comme atténuateur par rapport au prédicat auquel il est appliqué. Ainsi, *manger un peu* amène à des conclusions du même type que celles tirées de *manger*, à ceci près que dans le premier cas *un peu* affaiblit, sans jamais l'inverser, l'orientation argumentative de *manger*. D'autre part, *peu* joue toujours un rôle d'inverseur. Ainsi, l'orientation argumentative de *manger peu* est inverse de celle de *manger*, les deux amenant à des conclusions opposées.

Maintenant, ces notions générales permettent de caractériser les adverbes qui m'occupent. Prenons d'abord le couple français *parfois* et *rarement*. D'une part, *parfois* possède toujours la fonction d'atténuateur et conserve l'orientation argumentative du prédicat : les conclusions enchaînées, dans le discours, à *travailler parfois à la bibliothèque* sont du même ordre, à la force près, que celles tirées de *travailler à la bibliothèque*. D'autre part, *rarement* est spécialisé dans la

---

<sup>3</sup> Pour la version « standard » de la théorie, voir Anscombe & Ducrot (1983). On trouvera par ailleurs une liste complète des travaux de Ducrot jusqu'en 2002, dans Carel (ed.) (2002).

<sup>4</sup> Voir à cet égard Carel (1992)(1994)(1995a)(1995b)(1999)(2001)(2002), Carel & Ducrot (1999), Ducrot (2001)(2002b), Kida (1998)(2002).

fonction d'inverseur : ce que l'on conclut de *Pierre travaille rarement à la bibliothèque* est analogue à ce qu'on tirerait de *Pierre ne travaille pas à la bibliothèque*, et contraire aux conclusions prévues pour *Pierre travaille à la bibliothèque*.

Qu'en est-il alors pour *mareni* ? Mon hypothèse est qu'il fonctionne toujours comme atténuateur par rapport au prédicat auquel il est appliqué. Ce que je vais montrer sur des exemples. Si *benkyô-suru* (« étudier », « travailler ») amène à des conclusions du type *gôkaku-suru* (« réussir à l'examen »), *mareni benkyô-suru* est également orienté vers des conclusions du même ordre, *mareni* servant à affaiblir l'orientation que le verbe *benkyô-suru* donne à l'énoncé. De même, *shippai-suru* (« échouer », « rater ») et *mareni shippaisuru* sont orientés à des conclusions du même ordre, le second y amenant d'une manière plus faible que le premier.

Rien d'étonnant alors à ce que *mareni* soit traduit par *parfois* plus adéquatement que par *rarement*. Il en résulte que les traductions (1) et (2) ne posent pas de problèmes et qu'il faut expliquer pourquoi les traducteurs de (3) à (5) ont choisi *rarement*.

### 3. Analyse des textes

Pour faciliter l'analyse, je réduirai le texte (3) à la structure suivante :

(3') Il arrive, bien que rarement, que P.

Une première observation de (3') montre que celui-ci a la même orientation argumentative que *il arrive que P*. En effet, (3) amène à des conclusions analogues à celles qu'on tirerait de *il arrive que P*.

Ce qui implique que *bien que rarement* en (3') joue un rôle d'atténuateur par rapport à *arriver*. Le choix de *rarement* par le traducteur est donc justifié si l'on suppose que le *mareni* du texte original en japonais correspond non pas à *rarement* pris isolément, mais à l'ensemble de la subordonnée *bien que rarement*, la fonction argumentative étant la même dans les deux cas, celle

d'atténuateur en l'occurrence.

Une remarque au passage. La fonction d'atténuateur attribuée à *bien que rarement* découle sans doute d'une propriété générale de *bien que*, qui peut se résumer comme suit : *bien que* Y, appliqué à X, fonctionne comme atténuateur par rapport à X, lorsque Y est un inverseur par rapport à X. Juste un exemple, inspiré de Ducrot (1995), pour illustrer cette propriété. Supposons que *Paris change* amène, dans certains contextes, à des conclusions du type *tu seras dépaysé*. Supposons par ailleurs qu'il existe des contextes où *lentement* joue un rôle d'inverseur par rapport à *changer*, de sorte qu'on peut tirer, de *Paris change lentement*, des conclusions inverses des précédentes. Maintenant, quelle valeur argumentative peut-on attribuer, dans ces contextes, à *Paris change, bien que lentement*? Je pense que celui-ci a la même orientation argumentative que *Paris change*, pouvant amener l'un comme l'autre à des conclusions du type *tu seras dépaysé*. Ce qui implique que *bien que lentement* joue un rôle d'atténuateur par rapport à *changer*<sup>5</sup>.

Pour (4), il faut se reporter au texte original en japonais. En effet, c'est le passage « *mareni-shika kike-nakatta* » qui fait problème. Je l'examinerai toutefois, pour faciliter l'analyse, sous une forme simplifiée, abstraction faite du temps du passé, de *mareni-shika kike-nai*, que je considérerai comme formé de trois éléments : l'adverbial *mareni*, l'expression de restriction ... *shika* ... *nai* (« ne ... que », « seulement »), et le prédicat *kikeru* (« pouvoir entendre »). Mon hypothèse est que *mareni-shika ... nai* fonctionne comme inverseur par rapport au prédicat *kike(ru)* auquel il est appliqué. Ce qu'on peut vérifier en observant que l'orientation argumentative de l'ensemble *mareni-shika kike-nai* est inverse de celle du prédicat *kike(ru)*. C'est ainsi que la traduction est justifiée dans la mesure où c'est non pas *mareni* à l'état isolé, mais *mareni-shika ... nai* qui correspond à *rarement*, les deux ayant la même fonction argumentative d'inverseur.

Cette explication serait plus intéressante si on pouvait la généraliser à toutes les occurrences du syntagme ... *shika* ... *nai*, quel que soit le modificateur avec lequel il est combiné. On poserait alors

---

<sup>5</sup> On trouvera des remarques intéressantes sur le rapport entre argumentation et subordination de concession dans un article de Rivara (2004), « *Mais*, le *but* anglais et les subordinations de concession ».



qu'il fonctionne toujours comme inverseur par rapport au prédicat auquel il est appliqué. Ce qui semble étayé, sinon prouvé, par les faits. Ainsi, avec *tokidoki* (« de temps en temps ») et *kuru* (« venir ») on peut former *tokidoki-shika ko-nai* (*kuru* devient *ko* lorsqu'il est combiné avec *nai*), qui va dans une direction opposée à l'orientation argumentative de *kuru*. De même, de la combinaison de ... *shika* ... *nai* avec *sukoshi* (« un peu ») et *taberu* (« manger ») résulte *sukoshi-shika tabe-nai* (combiné avec *nai*, *taberu* devient *tabe*), dont l'orientation argumentative est inverse de celle de *taberu*. On pourrait multiplier les exemples.

Passons enfin à (5), qu'il faut comparer attentivement avec le texte original. Je donne en (6) et en (7) les segments concernés dans les deux langues :

(6) *mareni-shika himei-wo hasshi-nai*

(7) ils ne poussent que rarement un cri de douleur

Je tiens pour quasi équivalents *himei* et *cri de douleur* d'une part, et d'autre part *hassuru* (qui, combiné avec *nai*, donne *hasshi*) et *pousser*. Par ailleurs, *wo* fait de *himei* le complément d'objet direct de *hasshi*.

Mon hypothèse sur *mareni-shika* ... *nai*, présentée plus haut, selon laquelle celui-ci fonctionne comme inverseur par rapport au prédicat auquel il est appliqué, implique que (6) est orienté vers des conclusions inverses de celles qu'on tirerait du prédicat (*himei-wo*) *hassuru*. Ce qui est confirmé effectivement

Il reste à montrer qu'en (7) le syntagme *ne ... que rarement* est un inverseur par rapport à *pousser*. Ce qui est confirmé par l'observation que (7) pris dans son ensemble amène à des conclusions inverses de celles qu'on tirerait de *ils poussent un cri de douleur*. (7) est donc une bonne traduction de (6) en ce sens qu'ils ont la même structure sémantique formée d'un prédicat sur lequel porte un inverseur.

Je signale au passage que la description que je viens de donner de (7) est prévue par les règles

sur *ne ... que* proposées par Ducrot (1995). Celles-ci consistent à dire, très grossièrement, que le syntagme *ne ... que* Y fonctionne toujours comme inverseur par rapport au prédicat auquel il est appliqué, Y ne pouvant être combiné avec *ne ... que* que s'il est déjà soit atténuateur soit inverseur par rapport à ce prédicat. Voici trois exemples, empruntés à Ducrot, pour illustrer ces règles. Premier exemple. Ces règles permettent de prévoir que *Paris ne changent que lentement* va dans un sens opposé à l'orientation argumentative de *Paris change, lentement* pouvant être interprété soit comme atténuateur soit comme inverseur par rapport à *changer*. Toujours selon les mêmes règles, on peut rendre compte du fait que l'orientation argumentative de *cela ne coûte que 10 euros* est inverse de celle de *cela coûte 10 euros*, en supposant que, *coûter* étant orienté vers le cher, *10 euros* peut jouer un rôle d'inverseur par rapport à ce verbe, comme lorsqu'on dit : « Cela coûte 10 euros, c'est bon marché ». On peut enfin y ajouter comme dernier exemple le problème posé par la combinaison de *ne ... que* avec *un peu* et *peu*, dans laquelle l'opposition entre les deux morphèmes semble neutralisée, en ce sens que *Pierre ne mange qu'un peu* et *Pierre ne mange que peu* ont la même orientation argumentative, en l'occurrence l'inverse de celle de *Pierre mange*. Ce problème est pourtant rendu moins étrange par les règles ici en question, qui permettent de prévoir d'une part que *un peu* et *peu* peuvent être combinés avec *ne ... que* (ils fonctionnent toujours comme atténuateur et inverseur respectivement par rapport au prédicat auquel ils sont appliqués), et d'autre part que les deux groupes *ne ... qu'un peu* et *ne ... que peu* fonctionnent comme inverseurs par rapport au prédicat auquel ils sont appliqués.

### **En guise de conclusion**

Pour terminer, je signalerai un problème sans le traiter, incapable pour le moment d'en proposer une analyse satisfaisante. Considérons le texte suivant, qui est censé extrait d'une encyclopédie :

(8) **SABLE** — Agrégats de fins fragments de roche. Contient parfois du minerai de fer

magnétique et de l'oxyde naturel d'étain ; plus **rarement** des paillettes d'or. Diamètre : de 2 mm. à 1/16<sup>e</sup> de mm. (Abé Kôbô, *La femme des sables*, p. 20)

Il n'y a ni ... *shika* ... *nai* dans le texte original ni *ne* ... *que* dans cette traduction. On a donc affaire, semble-t-il, à une simple traduction mot à mot de *mareni* par *rarement*. Ce fait va-t-il infirmer mon hypothèse de départ selon laquelle, je le rappelle, *mareni* n'est pas traduisible par *rarement*, leur fonction argumentative étant si différente ?

Pour montrer qu'il n'en est pas ainsi et que mon hypothèse reste toujours valide, je me contenterai d'indiquer une direction dans laquelle on pourra poursuivre la recherche. Il s'agit de supposer que le contraste qu'il y a dans le texte original entre *tokitoshite*, traduit ici « parfois », et *mareni* y est pour quelque chose. En effet, si les deux adverbiaux japonais peuvent être regroupés sous le même nom d'adverbial de fréquence faible, ils présentent au moins une différence notable qui les distingue l'un de l'autre, différence qui peut se résumer, en termes référentialistes, comme suit : la fréquence dénotée par *tokitoshite* est plus forte que celle dénotée par *mareni*, de sorte que le fait auquel renvoie P lorsqu'on dit « *tokitoshite* P » a plus de chances de se produire que si on dit « *mareni* P ». D'où le comparatif *plus* dans la traduction. Reste alors à analyser la combinatoire des modificateurs, qui porte notamment sur *plus* et *rarement*, ce qui fera l'objet des études ultérieures.

## **Bibliographie**

Anscombre, J.-Cl. & O. Ducrot (1983), *L'Argumentation dans la langue*, Bruxelles, Mardaga.

Carel, M. (1992), *Vers une formalisation de la théorie de l'Argumentation dans la langue*, thèse de doctorat, Paris, EHESS.

Carel, M. (1994), « L'argumentation dans le discours : argumenter n'est pas justifier », *Langage et Société* 70, 61-81.

Carel, M. (1995a), « *Pourtant* : Argumentation by exception », *Journal of Pragmatics* 24, 167-188.

- Carel, M. (1995b), « *Trop* : argumentation interne, argumentation externe et positivité », in J.-Cl. Anscombe (ed.), *Théorie des topoï*, Paris, Editions Kimé, 176-206.
- Carel, M. (1999), « Sémantique discursive et sémantique logique : le cas de *mais* », *Modèles linguistiques* 39, XX-1, 133-144.
- Carel, M. (2001), « Argumentation interne et argumentation externe au lexique : des propriétés différentes », *Langages* 142, 10-21.
- Carel, M. (2002), « “ Occupe-toi d’Amélie ” : emploi contrastif de *mais* et illustration », *Cahiers de linguistique française* 24, 169-205.
- Carel, M. (ed.)(2002), *Les facettes du dire. Hommage à Oswald Ducrot*, Paris, Editions Kimé.
- Carel, M. & O. Ducrot (1999), « Le problème du paradoxe dans une sémantique argumentative », *Langue française* 123, 6-26.
- Ducrot, O. (1995), « Les modificateurs déréalisants », *Journal of Pragmatics* 24, 145-165.
- Ducrot, O. (2001), « Critères argumentatifs et analyse lexicale », *Langue française* 142, 22-40.
- Ducrot, O. (2002a), « Quand *peu* et *un peu* semblent coorientés : *peu après* et *un peu après* », *Cahiers de linguistique française* 24, 207-229.
- Ducrot, O. (2002b), « Les internalisateurs », in H. L. Andersen & H. Nølke (eds.), *Macro-syntaxe et macro-sémantique : actes du colloque international d’Århus, 17-19 mai 2001*, Bern, Peter Lang, 303-322.
- Kida, K. (1998), *Une sémantique non véridative des énoncés conditionnels. Essai de traitement argumentatif*, thèse de doctorat, Paris, EHESS.
- Kida, K. (2002), « Le concept d’argumentation interne : à quoi ça sert ? », in M. Carel (ed.), *op. cit.*, 157-165.
- Kida, K. (2004), « Etude contrastive de *marenî* et de *rarement* (1) » [en japonais], *Revue de Hiyoshi, langue et littérature françaises* 39, Université Keio, 93-103.
- Kida, K. (2005), « Etude contrastive de *marenî* et de *rarement* (2) » [en japonais], *Revue de Hiyoshi, langue et littérature françaises* 40, Université Keio, 93-106.

Molinier, Ch. (1982), « Les adverbes de fréquence en français », *Lexique* 1, 91-104.

Rivara, R. (2004), *Pragmatique et énonciation*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence.

## **Corpus**

Abé Kôbô, *La femme des sables*, tr. par Georges Bonneau, Editions Stock, « Bibliothèque cosmopolite », 1979.

Akutagawa Ryunosuke, « Les vieux jours du vénérable Susanoo », in Akutagawa Ryunosuke, *Rashomon et autres contes*, traduit par Arimasa Mori, traduction relue par François Toussaint, Gallimard, coll. « connaissance de l'Orient », 1965.

Akutagawa Ryunosuke, « Les Kappa », *ibid.*

Kajii Motojirô, « Hallucinations instrumentales », in *Les cercles d'un regard : le monde de Kajii Motojirô*, traduction et commentaires de Christine Kodama de Larroche, Maisonneuve et Larose, 1987.

Kajii Motojirô, « Caresses », *ibid.*

Sôseki, *La Porte*, tr. par Corinne Atlan, Editions Philippe Picquier, 1992.